

**VICTOR HUGO par PIERRE PLANTARD de SAINT CLAIR**

Le 7 décembre 1978, la Bibliothèque Nationale de France enregistre, sous le numéro de dépôt légal 33297, un court article de Pierre Plantard en hommage à Victor Hugo dont il avait fait, par un document apocryphe, le trente-deuxième Grand-Maître du Prieuré de Sion, de 1844 à 1885. On peut d'ailleurs déceler dans ce panégyrique quelques allusions indirectes et également apprécier les talents de plume de son auteur.

Pierre PLANTARD de SAINT-CLAIR

" VICTOR HUGO "

édition 1978      hors-commerce

---

**Ce présent tirage est la reproduction  
de ma préface réalisée en 1958, pour une  
édition d'une oeuvre de Victor HUGO:  
" BOOZ ENDORMI " et objet d'une  
conférence lors de la présentation de cet  
ouvrage au public.**

**Pierre PLANTARD de St. CLAIR  
Décembre 1978**



**Tirage limité: de 100 exemplaires  
hors commerce**



000005

## VICTOR HUGO

-----

C'est pour moi une profonde émotion de retracer quelques grandes lignes de la vie de celui qui fût un des maîtres les plus sublimes de notre époque, celui que certains nommèrent le "Trésorier de l'Ère du Verseau", aussi avant d'aborder le rôle littéraire de VICTOR HUGO, je voudrais esquisser à grands traits les principales phases de sa vie. Pour faire une synthèse impartiale d'une œuvre aussi multiple, aussi ondoyante et diverse que la sienne, il est nécessaire en effet de tenir compte des événements auxquels il a été mêlé, il ne faut pas oublier, surtout pour un écrivain qui s'est aussi généreusement prodigué dans le public, que l'œuvre est étroitement solidaire de son existence. Avec ce procédé critique, bien des contradictions s'expliquent, bien des obscurités s'éclairent.

Dès l'origine, c'est une vie singulièrement mouvementée que celle de notre poète. Les hasards de la carrière de son père, officier français, le font naître à Besançon, alors que le siècle dernier avait deux ans (1802) comme il le dit dans une de ses pièces les plus fameuses. Au bout de quelques semaines, il est emmené à Paris ; puis nous le trouvons à cinq ans à Naples, à neuf ans à Madrid, toujours avec son Père au service du roi Joseph Bonaparte.

Son séjour en Espagne produisit sur son esprit une profonde impression dont on reconnaît les traces dans nombre de ses écrits ; s'il faut l'en croire, c'est aussi de cette époque que date son premier amour. Il raconte quelque part, que, lors de son passage à Bayonne, il devint amoureux d'une jeune fille qu'il ne revit d'ailleurs jamais ...

En 1813, il est de retour à Paris ; pour longtemps cette fois et il commence ses études. A peine est-il capable de rimer, pourtant sa passion pour la poésie s'affirme. A treize ans, il fait une tragédie en vers ; puis ce sont des idylles, des fables, des élégies, des rébus, voire un opéra-comique. A quinze ans il concourt pour le prix de poésie à l'Académie Française et il obtient une mention honorable avec une composition où il fait ressortir non sans crânerie, - j'allais écrire non sans une pointe d'orgueil, - qu'il n'a pas encore accompli son troisième lustre. Enfin il triomphe à diverses reprises aux jeux floraux.

Dans ces conditions, je laisse à penser quel était son état d'esprit lorsque la question se pose du choix d'une carrière. Son père rêvait de le voir entrer à l'École Polytechnique. Lui ne rêvait que de Muses. On discuta avec la ténacité qui peut caractériser un Lorrain et un fils de Vendéenne, et la conclusion fut, comme toujours en pareil cas, une cote mal taillée : le jeune homme accepta de faire ses études juridiques. Non pas qu'au seul point de vue du charme, le droit soit beaucoup plus attrayant que les mathématiques ; mais quand on se prépare à l'École Polytechnique on est obligé de travailler les sciences, tandis que l'étudiant peut travailler ... la poésie. Victor Hugo fit donc son droit ; ou plutôt je me trompe, il prit ses inscriptions, sans plus, car l'Université de Paris, qui pourtant n'est pas oublieuse de ses enfants, n'a conservé aucun souvenir de ses succès scolaires.

A vingt ans, prétendent quelques-uns, il aurait demandé son admission dans un Ordre initiatique et passé son épreuve le 17 Janvier 1823 ! Un fait est certain, à cette époque, il publia les Odes et Ballades dont le retentissement fut considérable. Dès lors commença une notoriété qui ne devait cesser de grandir sous l'afflux de son étonnante fécondité joint au prestige de son rôle comme Maître de l'École Romantique.

Pas de sujet qu'il n'aborde dans ses écrits ; l'Antiquité, les Temps modernes, l'actualité, les problèmes sociaux et religieux, ses joies et ses douleurs intimes : tout lui est matière à inspiration. Des drames, des romans, des poésies diverses sortent de sa plume. Et comme la production littéraire ne suffit pas pour satisfaire sa conscience à remplir

la mission dont il semble investi, il devient homme politique : membre de la Chambre des Pairs sous Louis-Philippe, représentant du Peuple sous la République de 1848. Entre-temps un fauteuil lui échoit à l'Académie Française.

Vous le savez, l'action combative ne va pas sans danger, même pour un poète. Lorsque le Régime Impérial fut restauré en France, par Napoléon III, ce dernier fantôme, sous l'impulsion de puissances secrètes, pourchassa bon nombre d'initiés, et Victor Hugo dut prendre le chemin de l'exil pour ne revenir que dix-huit ans plus tard. Pendant cette période après qu'il eut épuisé sa verve satirique dans les "Châtiments", il se remit à chanter les sujets les plus variés. C'est l'époque des "Contemplations", de la "Légende des Siècles", des "Misérables". Quand il revit la France, elle traversait une de ces crises douloureuses auxquelles aucun peuple ne peut se flatter d'échapper. Il dit alors ses angoisses patriotiques et aussi ces joies d'aïeul, en même temps que ses tristesses de père, car un à un il voyait ses enfants disparaître. Il redevint un homme dans la politique, mais combien assagi par les épreuves successives, comme membre de la calme assemblée qu'est le Sénat français ; il publia des poèmes philosophiques, un grand roman historique : "Quatre Vingt-Treize" ...

Mais à quoi bon m'appesantir sur de l'Histoire aussi récente et aussi connue. Pour en finir avec ce rapide aperçu biographique, je ne veux plus que rappeler l'apothéose au milieu de laquelle s'est terminée la vie du très sublime Victor Hugo. A l'époque où je me place, c'est-à-dire aux environs de 1880, il était une colonne principale de l'Ordre, le monde entier admirait ce Maître qui avait su porter si héroïquement la croix et dont la suavité du parfum de la rose avait soulevé l'enthousiasme des foules.

En France, ses partisans le glorifiaient sans cesse, avec un absolutisme singulièrement intransigeant, il faut en convenir, et la foule acclamait avec frénésie l'homme dont la solidarité, dont les sympathies étaient toujours venues à elle.

Bref un état d'opinion régnait que l'on a baptisé du nom d'Hugolâtrie et qui ne laissait échapper aucune occasion de se manifester avec éclat.

Victor Hugo mourut au mois de mai 1885. La France glorifia son enfant chéri. Au milieu du deuil national, Paris, dont l'"Arche" avait perdu son nautonnier, lui fit les obsèques les plus grandioses que jamais homme ait pu rêver. De l'étranger, les marques de sympathie affluèrent et l'on vit même le Parlement italien lui rendre un officiel et public hommage. C'est que la jeune sœur latine avait la mémoire du cœur. Elle se souvenait que Victor Hugo avait toujours été un ardent apôtre de "la liberté, de l'équité et de la solidarité". Elle se souvenait des ses relations amicales avec Angelo BROFFERIO et avec le Grand patriote qui, en 1870, avait mis son épée au service de la France, j'ai nommé le très illustre GARIBALDI.

Est-il nécessaire de rappeler dans quels termes l'exilé de Guernesey engageait celui-ci à venir le retrouver dans son île après Mentana ? "Viens, disait-il :  
" Nous chercherons quel est le nom de l'Espérance,  
Nous dirons : Italie, et tu répondras : France."

Là encore, dans l'oeuvre du poète se trouve la base triangulaire qui rattache les nations latines entre elles : FRANCE - ITALIE ... élément primordial d'un bloc européen, puis d'un édifice Eurafricain.

Victor Hugo avait vu se dérouler presque en entier un des derniers siècles les plus troubles de cette ère qui se termine, de ce cycle qui marque le crépuscule de la transition des temps. Epoque dont nous sentons encore les derniers râles de l'agonie, qui fut une des plus dramatiques et des plus sublimes sans doute, dont l'Histoire nous offre le spectacle.

Il avait vu à l'oeuvre les régimes politiques les plus divers depuis le despotisme jusqu'à l'avènement de la démocratie. Il avait assisté à l'éclosion des guerres et des révolutions qui devaient traverser le monde, entrevu l'élan vibrant d'enthousiasme pour l'émancipation des masses opprimées. Il avait vu son pays secoué par des convulsions dont plusieurs semblaient devoir déjà être mortelles, et pourtant, en sortir vivant et victorieux. Il s'était enfin trouvé mêlé à de violentes poussées sociales. Tous les événements, il les a soit vécus, soit pressentis et ce sont eux qui se trouvent reflétés dans son oeuvre dont je dois maintenant vous entretenir.

Victor HUGO nous apparaît d'abord comme un réformateur en sa qualité de membre de l'Ecole Romantique dont la retentissante profession de foi contenue dans *Cromwell* en fit le chef incontesté. L'ennemi, c'était l'Ecole despotique avec son cortège de règles étroites : l'obligation de prendre les anciens pour uniques modèles - la séparation des genres qui faisait de la tragédie, de la comédie, de l'Histoire, du roman, comme une sorte de cloisons étanches - la prohibition des mots dits bas et triviaux - le fameux dogme des trois points pour la tragédie - le déroulement de la phrase que l'illustre Fénelon avait si joliment railé jadis de la façon suivante : "On voit toujours venir un substantif qui mène son adjectif comme par la main. Son verbe ne manque pas de marcher derrière, suivi d'un adverbe qui ne souffre rien entre eux, et le régime appelle aussitôt un accusatif qu'on ne peut jamais déplacer".

Je passe sous silence des préceptes classiques de versification dont il serait cruel de vous infliger le langage barbare et l'austère technique.

Toutes ces règles, Victor HUGO les repousse comme "étant de pure convention". Il estime que l'homme a le droit de choisir ses sujets où il lui plaît, qu'il est libre dans son expression et c'est ainsi qu'il nous donne de puissantes évocations historiques dans ses romans et dans ses drames. La règle des trois points constitue un lit de Procuste qui réduit toute tragédie à n'être que le développement d'un caractère ; il la rejette et ne garde que ce qu'il appelle l'"unité d'intérêt", suivie d'une trame transitoire principale, afin que l'attention de l'auditeur ne soit pas continuellement dispersée. Il réprouve la périphrase qui garde la pensée. Quant au style, on le fera tragique ou comique, noble ou familier, suivant ce que l'on exprimera. En un mot, Victor HUGO veut la libre représentation de la réalité, il veut conserver l'individualité dans l'unité et non sous un semblant de liberté, constituer en trois points une unité des individualités, il réfute les conceptions dogmatiques laissant à l'esprit la plénitude de ses droits.

Vous vous souvenez peut-être qu'il compare l'âme de l'homme à un instrument sonore dont les cordes sont agitées par les vents qui viennent des quatre coins de l'horizon... Ces quatre souffles de l'Esprit, il a vibré sous leur influence et dans ses œuvres, cela se traduit tour à tour et simultanément.

Nous ne suivrons pas dans ces différentes inspirations la mise en pratique des idées novatrices que je viens d'exposer ; mais je me reprocherais de ne pas signaler au passage une forme dont il a tiré un procédé merveilleux, je veux dire : l'antithèse. La loi des contrastes domine tous ses drames. Ainsi, Hernani a l'extérieur d'un bandit et l'âme d'un héros ; le laquais Ruy Blas est aimé d'une reine ; Triboulet unit à toutes les bassesses morales l'amour paternel le plus pur. Le Maître était même tellement séduit par l'effet scénique et l'antithèse qu'il eut d'abord l'idée de faire commencer Ruy Blas par le troisième acte. Le rideau ne serait levé sur Ruy Blas, amant de la reine, premier ministre, tout puissant. Là-dessus, entrée d'un laquais qui lui aurait donné un ordre, lui aurait fait ramasser son mouchoir et fermer une fenêtre. Vous devinez l'impression produite sur le public ; tout se serait d'ailleurs expliqué par la suite. Réflexion faite, Victor HUGO se rendit compte de l'impossibilité de bâtir ainsi sa pièce et il commença par montrer le ministre en ministre.

Je ne parle que pour mémoire de son oratoire consommé, de la richesse de ses développements et de la magistrale ordonnance de ses exposés, car j'ai hâte d'arriver à ce qui constitue la quintessence de son génie à l'ensemble des qualités maîtresses qui font de lui le poète-roi, le poète-souverain comme "Dante disait d'Homère" ...

~\*~\*~\*~

Victor HUGO a eu trois dons à un degré incomparable : le don de la personnification des idées et des choses, le don à la hauteur des pensées et le don de la forme poétique.

Ses images, remarquons-le, répondent toujours à des sensations vraies, mais cela ne suffit pas pour émouvoir. En effet, une langue est composée d'images qui sont les signes incolores d'idées usuelles et, par conséquent, nous laissons indifférents. Si, par exemple, je dis que je suis rempli d'admiration pour Victor HUGO, vous penserez probablement que j'ai raison mais vous ne prendrez pas garde que j'ai parlé par image, que j'ai comparé mon

me à un récipient et mon admiration à une chose visible capable de le remplir. Vous restez froids devant ma formule et vous aurez raison ; elle était banale. Pour que les images puissent émouvoir, il faut qu'elles soient nouvelles. Telles sont précisément celles de Victor HUGO, si j'en excepte ses toutes premières œuvres où l'influence classique est encore prépondérante. Il a, en outre, un talent particulier pour prêter un sentiment aux objets matériels. Il a comme un instinct d'une âme obscure des choses, il les voit dans un incroyable relief, il les sent palpiter, il les fait vivre d'une vie intense. Lisez, entre autres, dans les "Contemplations", la "Nature", ce dialogue de l'homme et de l'arbre où le poète fait exprimer par celui-ci son horreur pour la peine de mort.

La seconde qualité maîtresse de Victor HUGO est l'élévation des pensées, la profondeur des sentiments devant les spectacles de l'âme et de la nature. Il n'est pas de l'école de Malherbe pour qui "Les poètes sont non plus utiles que les joueurs de quilles". Pour lui, l'artiste a une mission sociale à remplir. Il doit enseigner, éclairer ses Frères, dire son admiration pour l'œuvre sublime suivant ses propres expressions, il doit être le semeur qui jette la semence culturelle, transmettre le flambeau qui éclaire, et répandre la lumière.

Quelles sont les causes qu'il soutiendra, les sentiments qu'il décrira ? Oh, rien de très simple, de très vieux et aussi de très beau. Il dit quelque part qu'il est fataliste de progrès de civilisation, de clémence et de paix. Aussi sa solidarité va-t-elle aux misérables, aux humbles. Il chante la liberté, le perfectionnement du monde, il orie sa haine de la guerre et de la peine de mort.

Non seulement il chante, mais il croit. Il croit à l'avènement du règne de l'équité et de la solidarité. Comment n'y eût-il pas cru, lui si épris d'idéal, lui qui naquit au lendemain de 1793, et qui avait traversé les générations de 1830 et de 1848, le Saint-Simonisme et le Phalanstérisme, les Quinet, les Considérant, les Michelet, les Lamennais, qui tous avaient eu foi dans la marche progressive de la société ?

N'oublions pas enfin qu'il s'efforce de faire pénétrer ses idées dans le domaine de la pratique. Il abhorre la guerre ; nous le voyons présider des congrès pour la paix universelle et préconiser, à la Chambre des Députés, la constitution des "ÉTATS-UNIS D'EUROPE", dont on lui doit la paternité de l'idée. Il déteste la peine de mort : à chaque condamnation capitale, il intervient auprès des pouvoirs publics pour obtenir une commutation de peine et réussit souvent. Il aime les déshérités, il réunit des enfants dans sa maison et il leur distribue tous les dimanches, pendant son séjour à Guernesey, nourriture, jouets et vêtements.

Je viens de parler d'enfants. Cela m'amène à la fibre paternelle si sensible, si touchante chez Victor HUGO. Ses écrits sont pleins de son amour pour l'enfance et pour tous les siens. Tantôt il pleure avec des accents poignants sa fille noyée avec son mari l'année de son mariage, tantôt c'est la disparition successive de ses fils qu'il déplore. Mais, il n'a pas que des tristesses. Lui qu'un petit enfant rend tout à fait stupide, suivant ses propres expressions, il en a deux : Georges et Jeanne. Il dit sa joie que l'adorable hasard d'être aïeul soit tombé sur sa tête et lui ait fait une douce félicité ; il chante la naissance de l'un, le premier anniversaire de l'autre.

Et ce sont des descriptions sans nombre des deux bébés au berceau, à la campagne, au bord de la mer, bref à toute heure de la vie.

L'homme qui aime à ce point les enfants doit aimer sa patrie. Victor HUGO a aimé la sienne, avec passion. Là est le secret de la violence avec laquelle il attaque ce qu'il juge devoir être néfaste à la France, là aussi le secret de l'ardeur avec laquelle, à l'une des heures les plus sombres du siècle, il exprime son amour filial. Ah, je voudrais, dit-il :

" Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire  
Que je te choisis, FRANCE, et que dans ton martyre  
Je te proclame, toi que ronge le vautour,  
Ma patrie et ma gloire et mon unique amour. "

Nous sommes ici en présence du patriotisme que j'appellerai douloureux qui fait ressentir plus profondément les épreuves nationales. Il en est un autre, le patriotisme triomphant, pourrais-je dire, qui consiste à se réjouir de la grandeur de son pays. Celui-là aussi Victor HUGO l'a éprouvé. Lui qui, tout enfant, dressait l'oreille aux fanfares impériales "comme la meute au cor", il a été fier de la gloire militaire de la France et il l'a célébrée. Voyez, par exemple, comme il le fait dans son admirable morceau "A l'Arc de Triomphe" sous forme d'une évocation fantastique des premières années du siècle dernier. Enfin les problèmes de l'au-delà ont préoccupé et inspiré Victor HUGO et sa préoccupation se fait jour depuis le commencement jusqu'à la fin de sa vie. S'il est arrivé à condamner tout sectarisme, jamais il n'a cessé de proclamer l'existence de forces supérieures et de croire à l'immortalité d'un double, à la réalité d'une intelligence infinie. Lisez en particulier les dernières lignes d'une de ses œuvres de vieillesse "Mes fils", vous verrez comme il l'affirme par manière d'au-revoir à ses enfants disparus.

O'est atroce d'avoir de grandes pensées si l'on n'a qu'un instrument mauvais ou médiocre pour les exprimer. A cet égard notre poète est hors pair. Il a eu à sa disposition un instrument de premier ordre dans son rythme, ou plutôt dans ses rythmes, dont les uns sont sa pure création, dont les autres sont rénovés d'anciennes poésies. Cet homme, pour qui la musique proprement dite était lettre morte, avait le sentiment du "mot pris comme son". Il avait la science de la musique du langage. Il savait, par exemple, que certaines voyelles, certaines consonnes, certains mots sont plus propres que d'autres à donner une impression de tristesse ou de gaieté, de légèreté ou de poids, et, en sublime initié, il les associait dans cet esprit. Mon devoir serait ici d'exposer la variété d'effets à laquelle lui permit d'atteindre la rupture avec les conventions classiques. Mais j'ai pitié du lecteur, j'épargnerai l'épreuve au profane, je ne parlerai pas de la césure, du rejet, de l'enjambement, du double hémistiche, de la coupe ternaire ou quaternaire, que sais-je encore ? Aussi bien la dissection des vers de Victor HUGO lui fera-t-elle apprécier davantage et ne vaut-il pas mieux se laisser aller tout simplement au charme de leur musique ? A défaut d'une sèche analyse je ne puis mieux faire que vous conseiller de pénétrer dans cette Galerie de la médaille humaine qu'est la "Légende des Siècles", suivant l'appellation du Maître, et de vous arrêter devant un de ses joyaux "Booz endormi".

Ce morceau est, en effet, presque la synthèse du génie poétique de Victor HUGO. On y trouve réunies la hauteur de la conception, la richesse et la vérité des images, la noble aisance du vers classique à côté d'heureuses innovations romantiques. En un mot, comme l'a dit un des Maîtres de la critique contemporaine les moins suspects de partialité envers Victor HUGO, quand on parle de perfection en poésie, on est toujours forcé d'en revenir à "BOOZ ENDORMI".

°°°°°°°°°

Je suis heureux de terminer sur ce nom qui à lui seul vaut une célébrité. J'ai essayé de mettre en lumière les traits qui font de Victor HUGO une personnalité véritablement unique. Est-ce à dire que tout soit la perfection même dans son œuvre ? Certes je n'irai pas jusque-là, Lui-même, s'il était vivant, démentirait une semblable affirmation ; mais je laisse à l'homme qui n'a aucune faiblesse sur la conscience le soin de lui jeter la pierre, si parfaitement taillée soit-elle. Qu'importe d'ailleurs que sur certains points il prête le flanc à la critique ? Notre géant des Alpes est-il moins admirable parce qu'à ses pieds se rencontrent quelques vallées obscures, quelques collines sans intérêt ? La beauté du "Mont Blanc" est faite de la majesté de sa masse, de l'harmonie de sa ligne et de l'éclat de ses neiges éternelles. De même, Victor HUGO se dresse, poète géant, dans la littérature et il rayonne de toute la splendeur des idées éternellement grandes dont il a été le champion. J'ai honte pour ceux qui ont osé lui reprocher l'absence de nouveauté de ces idées. Utopies, aspirations imprécises, chimères, a-t-on dit avec dédain. Eh oui, aspirations imprécises les élans d'un caractère généreux vers un idéal de justice et de fraternité. Utopie la foi dans le progrès et dans le perfectionnement du monde. Chimère peut-être la croyance à la survie. Chimères aussi les vieilles chansons antiques qui bercent l'humanité dans son assoiffement de bonheur. Chimères encore la légende de treize initiés, lesquels un certain 7 Mai 1871, consacreront sous le titre de Stanis ARIELAS l'un des maîtres du Temple Rond ! Mais ces croyances aux traditions millénaires ce sont elles qui adoucissent les souffrances, qui éclairent les heures grises de la vie et qui rendent l'homme bon et utile pour son semblable. Ce sont elles qui passionnent les foules anonymes de tous les temps et de tous les lieux, et c'est parce qu'un jour elles ont trouvé un chantre à la voix puissante et harmonieuse que Victor HUGO restera le précurseur du cycle nouveau, détenteur du vase d'Or dont il déversa le fluide sur le monde.

Conférence de l'auteur - Deuxième Multigraphié par l'auteur - Décembre 78  
Dépot Légal: Décembre 1928 Hors commerce/non vendu

000005

Envoyer vos commentaires à : [asso-RLC.doc@orange.fr](mailto:asso-RLC.doc@orange.fr)  
ou directement sur la news